

J 23 et 24 du confinement

par Alexandra Vieira

Jour 22 du confinement – Les papas et les enfants se trouvent des points communs : leur maîtresse leur manque.

Comment ne pas fondre en lisant un tel concentré d'humour, de subtilité et de séduction ? On venait de débattre longuement sur le sens de « *maîtresse* » dans un texte de Molière que son aîné devait commenter pour le cours de français. Pourquoi ne pas dire « *petite* », comme tout le monde ? s'était-il étonné puisqu'il n'y avait rien d'illicite dans la relation entre la soubrette et le valet de l'histoire. Je lui avais rétorqué que non, « *tout le monde* » ne parlait pas de « *petites* », rien que les fanfarons originaires du Sud comme lui.

Fidèle à son charmant auteur, ce message m'a fait frissonner de plaisir puis pleurer sans que je comprenne tout à fait pourquoi. Sans doute le besoin d'évacuer après autant de jours passés seule, recluse dans mon appartement. Je lui avais parlé de la théorie des vingt-et-un jours pour ancrer une nouvelle habitude dans son quotidien... Au vingt-deuxième jour, il me fait donc savoir qu'il ne s'est pas habitué à mon absence et moi, j'ai la confirmation que je ne me fais décidément pas à ce temps qui n'en finit pas de donner le vertige. Comme j'ai le cœur gros — énervée de rester à hiberner sans pouvoir travailler, frustrée de ne pas me blottir enfin contre lui —, la décision s'impose : « *Fuck la stratégie de séduction, la prudence, la juste distance pour attiser sans lasser, je vais lui dire le fond de ma pensée !* »

Jour 23 du confinement – Et quand le temps se lasse de n'être que tué... j'ai tout loisir de penser à toi, à ta bouche et tes mains maintenant si lointaines alors que je m'étais si bien préparée à leur contact immédiat.

La nervosité me gagne dès que j'ai appuyé sur la flèche pour envoyer le message. Il va me trouver cucul la praline et les efforts de toutes ces semaines à prendre mille précautions pour ne pas me précipiter vont être réduits à néant. La prise de conscience à la lecture de ce message trop long, trop lyrique, va être brutale : il va décider de fuir. Le confinement lui fournit une occasion facile de laisser pourrir la situation. Quand nous nous recroiserons en mai — ou en juin ou en octobre, qui sait ? — il va me dire :

— Tu sais, Inès (il dirait mon prénom pour bien marquer la distance, « *ma belle* », ce serait du passé), ça aurait pu marcher entre nous... mais avec le confinement... »

Mon scénario catastrophe est soudain interrompu par la vibration de mon téléphone. D'habitude, quand c'est lui, je compte jusqu'à sept avant de décrocher, mais là, s'il y a eu quatre secondes d'attente, c'est parce que mon pouce a tremblé et que j'ai dû m'y reprendre à deux fois pour faire glisser le curseur vers le vert.

— Salut, ma belle !

Il a dit « *ma belle* » ! Dieu merci, il ne peut pas voir le sourire nunuche qui fend mon visage d'oreille à oreille.

— Salut, gentleman !

Lui aussi a droit à son petit nom, je ne sais pas si ça le fait sourire de la même façon, mais j'imagine plutôt la petite lueur qui s'allume dans ses yeux noirs, quand il se met à jouer avec moi.

— Je ne savais pas que tu écrivais de la poésie. Quel talent ! J'en découvre chaque jour un peu plus.

— Je ne voudrais pas te décevoir, mais ce n'est pas de moi.

— Ah bon ? « *Je m'étais si bien préparée à leur contact immédiat* », ça n'est pas de toi ?

— Cette partie-là, si. Je te parle de : « *Et quand le temps se lasse de n'être que tué* ».

Après une tentative pour changer de sujet — je lui demande des nouvelles de ses fils — et une longue réticence à lui dire d'où vient cette phrase, je finis par avouer que c'est une chanson de Patricia Kaas. Je conserve tout de même ma dignité en refusant de chanter. Il finit par se rappeler le titre, s'étonne qu'une jeune femme à peine trentenaire connaisse le répertoire de cette chanteuse qui a démarré sa carrière à la fin des années quatre-vingt. De minauderie en taquinerie (je crois que notre différence d'âge le complexe en même temps qu'elle l'émoustille), je lui raconte que mon père est un fan absolu depuis ses débuts de cette beauté de l'Est à la voix envoûtante. Du Patricia Kaas, j'en écoutais du biberon du matin à la berceuse du coucher. Mon gentleman tente un jeu de mots qui m'échappe avec « mademoiselle », allusion au premier album « *Mademoiselle chante...* », mais je ris quand même parce que j'adore quand il en fait des tonnes pour se rattraper. Son numéro de claquettes, comme il dit. Il fait le pitre, il se lance dans une interprétation catastrophique de *Mon mec à moi* en improvisant des paroles qui n'ont ni queue ni tête, et, comme dans la chanson, je n'entends que sa voix.

— Et sinon, il faut prendre rendez-vous sur Doctolib longtemps à l'avance pour un appel vidéo ?

— Je ne fais pas d'ostéopathie en téléconsultation, monsieur.

Je fais de l'humour, mais en fait, je panique. Je meurs d'envie de revoir son visage — est-ce que WhatsApp me permettra de distinguer la petite lumière dans ses yeux ? quelle tête il a avec une barbe de quelques jours ? — mais je ne suis pas du tout présentable. Pas maquillée, pas brushée, pas habillée.

— Allez, les garçons sont descendus pour jouer une partie de foot, je suis tranquille là.

— Mais je suis en tenue de sport, là, j'allais faire ma séance de yoga.

- Qu'est-ce que tu dois être sexy... Allez... Rappelle-toi qu'il y a vingt-trois jours tu voulais me montrer ton tanga léopard, alors la tenue de yoga, ça va, non ?
- D'accord, d'accord, mais c'est moi qui te rappelle.

Pas le temps de m'habiller, de me coiffer, encore moins de me badigeonner de fond de teint et d'anticerne. Oui, ça me stresse, mais j'ai tellement envie d'un contact plus consistant que fuck les apparences, je veux le voir ! Pour détendre l'atmosphère (et surtout me détendre moi-même), une idée farfelue me passe par la tête. Je file dans ma chambre. Je fouille le tiroir des sous-vêtements pour en exhumer la petite boîte où dort le tanga qui attend son heure de gloire depuis plusieurs semaines, calfeutré dans son papier de soie rose pâle. Je cale le téléphone entre la boîte à bijoux et l'enceinte connectée. Je lance l'appel et je cache mon visage derrière la petite culotte.

- Joli masque, mademoiselle... Mais ce qu'il y a dessous m'intéresse encore plus.
- Laisse-moi regarder tes yeux.

Je fais un grand saut dans le vide et laisse choir les quelques grammes de dentelle protectrice. Il a le cheveu ébouriffé, mais il est rasé de près. Il porte un polo orange vif, ça change des chemises. Qu'il est beau mon gentleman...

- Tu as fait quelque chose à tes cheveux ?
- Bah non, rien justement, c'est pour ça qu'ils partent en live...
- J'adore les cheveux frisés...

Vu l'énergie et le temps mobilisés par mes brushings tous les matins, cette révélation devrait me réjouir, mais je me fais aussitôt la réflexion que mes cheveux lissés ne lui ont sans doute jamais plu. Pourvu qu'il ne m'achève pas avec un « *tu as l'air fatiguée* » à cause du no make-up !

- C'est avec ce joli minois que je te découvrirai au réveil quand on aura passé la nuit ensemble, alors ?
- J'espère avec un air encore un peu plus fatigué si la nuit a été aussi torride que tu me l'as fait espérer.
- Pas fatigué, ma belle, non. Comblé.

Dans son immeuble, les voisins ont instauré un planning d'occupation de la cour par roulement pour que chaque famille puisse en profiter à tour de rôle. Ulysse et Matéo ne devraient pas remonter avant un moment. Pourtant les minutes filent tandis que mon gentleman ôte son polo de l'autre côté de la caméra. J'ai beau déjà l'avoir vu en boxer plusieurs fois en tant que patient, précisément parce que c'était mon patient, je ne l'ai jamais regardé comme aujourd'hui. Bien sûr, je m'étais fait la réflexion qu'il était en excellente condition physique pour son âge, mais c'était alors un simple constat de professionnelle de la santé. Là, rien que son geste de lever les bras pour retirer son polo fait monter en moi une onde de chaleur dans le ventre (région basse, très basse). Tout en lâchant un élégant : *« Putain, qu'est-ce que t'es bien gaulé ! »*, je me félicite de mon professionnalisme pour ne pas avoir songé un seul instant à violer le code de la déontologie en lui sautant dessus en consultation. Même lorsqu'au troisième rendez-vous, je me suis doutée que sa pseudo-gêne dans le dos n'était qu'un prétexte pour venir me voir. On est là, lui en calbut et moi topless, à s'échauffer avec des mots suaves, des mots crus, des mots affolés, quand j'entends sonner chez lui et sa voix me susurrer :

- Ma belle, c'est la fin de la récréation... Promets-moi qu'on reprendra le jeu où on le laisse...
- Ah non, pas de promesse !

Il me fait une grimace comique de souffrance en posant sa main sur le cœur (oh, mon Dieu, ses pecs de statue grecque...) tandis que j'agite en signe d'adieu le tanga léopard, telle une femme de marin, sur le bord du quai, secouant son mouchoir blanc en direction de son homme embarquant pour on ne sait combien de temps, vers on ne sait quelles périlleuses aventures... Enfin, à part une chute dans l'escalier en descendant la poubelle ou une coupure en préparant la sauce bolognaise, les dangers que mon gentleman aura à affronter ne me causent pas trop d'inquiétude. En revanche, quand le reverrai-je ? Dans quel état d'esprit ? L'esthéticienne et le coiffeur auront-ils pu rattraper les sinistres causés par le confinement ? Est-ce que, de désespoir, j'aurais succombé à l'appel du Nutella en lieu et place de la séance d'abdominaux proposée en direct de 11h45 à 12h30 sur le site de mon Mégafit ? Est-ce que ma banquière ne m'aura pas entretemps obligée à travailler H24 pour espérer rembourser une partie de mes dettes avant 2033 ?

Moi qui voulais prendre mon temps, ne pas foncer tête baissée, me protéger, me voilà servie. Il croit que je le fais mariner pour le tester, que c'est une preuve que je ne suis pas une fille facile, que les hommes que j'ai rencontrés jusqu'à présent n'ont pas été à la hauteur. Il est persuadé que je suis sûre de moi, que je ne me laisse pas marcher sur les pieds, que c'est moi le patron (ça me fait toujours rire quand il se met au garde à vous et lance : « *Oui, patron !* »).

S'il savait que je ne suis sûre de rien, que je m'estimerai heureuse que ce ne soit que sur les pieds qu'on m'ait marché dessus (le dos et même une fois la tête), que j'avais fini par ne plus proférer aucun mot de peur de déclencher une avalanche d'insultes, de claques, de café brûlant. Le café en pleine face, sur une terrasse bondée où le soleil cognait fort, c'était il y a trois ans, mais je me rappelle encore la brûlure noire et amère. Goutte d'eau qui a fait déborder le vase de ma terreur et qui m'a fait glisser jusqu'à la gendarmerie.

Alors maintenant que ce cauchemar est derrière moi, que je n'autorise plus personne à m'emmener là où je ne veux pas, que je ne bois plus une goutte de café et que ma cicatrice sur la paupière gauche n'est plus qu'une ombre qui rosit parfois si je m'expose trop au soleil sans protection, je n'ai qu'une hâte : que mon gentleman me prenne dans ses bras et qu'il m'appelle sa belle, encore et encore.

*J 24 du confinement : « Il me dit que je suis belle/ Et qu'il n'attendait que moi/
Il me dit que je suis celle/ Juste faite pour ses bras. » Hé oui, improbable, mais
véridique : j'écoute du Patricia Kaas et je comprends qu'il n'y a pas de hasard
à notre rencontre, ma belle.*